

Elle ne souffrait pas, mais un immense engourdissement, une immense torpeur venait de s'emparer d'elle.

— La fatigue ! murmura-t-elle.

Elle se laissa tomber sur une chaise, attendit quelques minutes... Mais ses paupières devenaient de plus en plus lourdes, son cerveau de plus en plus faible, et tout se brouillait, tout se confondait autour d'elle...

— Oh ! c'est étrange ! murmura-t-elle encore. Jamais je n'ai éprouvé cela... On dirait que tout mon sang se glace dans mes veines !... Et je tremble !... J'ai froid !... Oh ! oui, c'est étrange !...

Elle s'était levée, avait essayé de faire quelques pas, mais en vain. Elle n'avait plus de force, plus d'énergie, plus de volonté.

Son visage avait pris la paleur des agonisants, ses mains avaient la froideur du marbre, ses yeux devenaient fixes, sa tête oscillait, et peu à peu tous ses membres se raidissaient, prenaient une rigidité effrayante.

Elle n'avait eu que le temps de se jeter sur son lit et de s'y laisser tomber comme une masse. Mais pas un cri n'avait pu sortir de sa bouche... pas un souffle même ne semblait s'échapper de ses lèvres décolorées...

Et insensible, les yeux toujours fixes et troubles, elle resta là, étendue comme une morte.

XXIII. — RÊVE LÉTHARGIQUE

Cependant, à mesure que l'état de Clotilde semblait de plus s'aggraver ; à mesure que, de plus en plus, elle prenait toutes les apparences de la mort, une dernière étincelle d'intelligence subsistait encore en elle...

Son regard presque vitreux ne lui permettait plus de rien distinguer autour d'elle où tout se noyait, tout se perdait dans l'ombre. Mais son esprit gardait encore la vision très nette du passé... mais, dans sa mémoire, se réveillaient encore tous ses souvenirs.

Oui, cette morte pensait !... et c'était dans un rêve saisissant et qu'elle n'aurait pu chasser... dans un rêve qu'elle faisait tout éveillé et à travers cette étrange agonie, qu'elle revivait toute sa vie, qu'elle recommençait toute son existence.

Rêve parfois très doux et plein d'enchantement !... Rêve parfois terrible et plein d'épouvante !...

Ainsi d'abord avaient repassé devant elle, gais, heureux, ensoleillés, ses premiers jours, ses jeunes années... Et ce qu'elle avait revu alors, c'était, là-bas, dans ce petit coin de province qui était toujours resté si cher à son cœur, la modeste maison où elle était née et où elle avait grandi sous l'œil attendri de son père, sous les chaudes caresses de sa mère...

Oh ! ces deux êtres : son père, le vieux soldat à la figure si martiale et si franche ; sa mère, encore si belle et si jeune, comme ils lui avaient donné tout leur cœur, toute leur âme, tout leur amour ! et comme, elle aussi, elle leur avait donné toute sa tendresse !...

Oh ! le temps heureux !... le temps qu'elle avait plus tard si amèrement regretté, si amèrement pleuré !

Comme elle était fraîche, et rose, et jolie avec ses longs cheveux qui flottaient au vent !...

Comme, en été, les heures s'écoulaient rapides dans le grand jardin où sa vision la transportait encore... dans le grand jardin tout plein de fleurs et de papillons !...

Comme, en hiver, les soirées étaient douces sous la lampe... douces près du feu clair où l'on passait les longues veillées !...

Puis, ce qu'elle revoyait encore, c'était l'aube de son adolescence... c'était l'aurore de sa jeunesse... Oh ! que de jours encore radieux !... que d'heures encore enchantées !...

Mais, hélas ! qui peut se flatter d'être longtemps heureux !... Un matin, le malheur s'était brusquement abattu sur leur maison... leur petite fortune s'était trouvée engloutie... et il n'avaient plus été que de très pauvres gens à qui tout manquait, même l'espérance !

Et si Clotilde gardait toujours son immobilité de cadavre, et si son regard vitreux conservait toujours la même fixité effrayante, son cœur saignait !

Car le rêve qu'elle faisait... ou plutôt sa vie qu'elle revivait devenait alors soudain plus triste, soudain plus sombre... Et c'étaient des larmes qu'elle voyait à présent dans les yeux de son père, pour tant ses courages et si fort !... Et c'étaient des cheveux blancs qu'elle voyait au front de sa mère !... En quelques jours, ils étaient devenus deux vieillards... Pâles, mornes, désespérés, ils n'avaient plus pour elle, dont la dot même avait sombré, que des regards inquiets, que des regards où se lisait toute l'appréhension que leur inspirait son avenir...

Et c'était alors, c'était à peu de temps de là qu'elle, l'enfant gâtée,

l'enfant choyée, elle avait dû s'exiler de la maison paternelle... C'était alors qu'en face de la misère qui de plus en plus les envahissait, qui de plus en plus les menaçait, elle avait dû songer à gagner son pain et le pain des siens...

Oh ! les adieux poignants... les adieux déchirants !... Comme elle était pâle... comme ils étaient tristes !... Et comme elle avait longuement pleuré, longuement sangloté lorsqu'au détour du chemin, brusquement, tout avait disparu : les deux êtres qu'elle aimait et qui lui faisaient un dernier geste d'adieu... la petite maison toute blanche dans le vert des arbres... le grand jardin où, maintenant, les papillons ne voltigeaient plus, où les fleurs dormaient sous la neige !...

Et le soir, la voiture qui la conduisait s'arrêtait à quelques lieues de là... Et pâle, exténuée, le cœur encore gros de chagrin, elle franchissait les portes du château du marquis de Prades...

Ce marquis, le père du misérable à qui elle allait devoir tant de souffrances et qui devait occuper une si grande place dans sa vie, ce marquis était tout le contraire de son fils, c'est-à-dire un gentilhomme d'une haute loyauté et du caractère le plus chevaleresque.

Mais il était très faible et se laissait dominer en tout par sa femme, créature revêche et hautaine, imbue des idées et des préjugés d'un autre âge...

Aussi la marquise n'avait-elle vu d'abord, dans cette jeune institutrice qu'on lui envoyait pour sa fille, qu'une servante comme les autres, qu'une domestique d'un emploi un peu plus relevé, mais enfin qu'une fille à gages comme sa cuisinière ou sa femme de chambre.

Et Clotilde, dans ce rêve qu'elle poursuivait toujours malgré elle, Clotilde la revoyait encore, ne lui parlant jamais que sur un ton glacial, que sur un ton humiliant.

D'ailleurs, elle ne se montrait guère plus tendre pour sa fille, une enfant de douze ans assez insignifiante, mais dont le bon cœur avait plus d'une fois consolé Clotilde des avanies qu'elle était obligée de subir de la part de la mère.

Mais si triste et si dure que fût la vie chez le marquis de Prades, la jeune institutrice avait pourtant fini par se résigner quand, au bout de quelques mois, elle éprouva tout à coup un affreux serrement de cœur, une angoisse insurmontable...

C'est que, depuis quelques jours, il y avait au château un hôte de plus... le propre fils du marquis... le jeune Fernand de Prades, de retour d'un long voyage.

Et comme si elle avait eu le pressentiment de sa destinée, Clotilde n'avait pu le voir sans ressentir un trouble si profond et si violent qu'elle en était demeurée toute pâle.

Instinctivement, elle aurait voulu le fuir, car, sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, tout en lui lui inspirait un sentiment de méfiance et presque d'aversion.

Mais le fuir, mais ne pas le trouver dix fois, vingt fois par jour devant elle, n'était guère facile.

Elle ne pouvait faire un pas seule dans le parc, elle ne pouvait se trouver seule une minute dans la bibliothèque, elle ne pouvait traverser un corridor sans le voir aussitôt surgir en face d'elle.

Et il avait beau ne lui dire que des phrases banales, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, s'empêcher de trembler.

Car ce qu'il ne disait pas, ce qu'il n'osait pas encore dire, ses regards l'exprimaient assez clairement, assez éloquemment pour qu'elle ne se méprit pas sur son arrière-pensée.

Il n'avait pas encore été assez hardi pour faire l'aveu de son amour, mais elle sentait bien que le mot était prêt à jaillir de ses lèvres.

Et ce mot-là... ce mot qui enivre toutes les jeunes filles... ce mot divin qui contient tant de promesses de bonheur et de joie... ce mot si doux qu'on ne se lasserait jamais de l'entendre... ce mot si trompeur aussi, hélas ! "Je vous aime !" il osa enfin le dire... il osa enfin le murmurer tout bas !

C'était un soir, dans le parc. On était en juin et la journée avait été accablante... L'air était pur, la nuit très douce, le ciel tout rayonnant d'étoiles...

Et pourtant Clotilde ne s'était jamais senti le cœur plus triste, le cœur plus lourd, sans qu'elle sût au juste la cause de la mélancolie.

Et elle songeait aux siens... à son ancien nid si loin, là-bas, quand, soudain, elle tressaillit,

C'était lui encore !... c'était lui qui, une fois de plus, se dressait devant elle !...

Puis, comme elle venait de se lever vivement du banc où elle était assise, comme elle avait déjà fait un mouvement pour se retirer, il la retint d'un geste.

— Je vous en prie, Clotilde, je vous en supplie, fit-il d'une voix très douce, ne vous retirez pas !... ne me fuyez pas !...

Clotilde !... C'était la première fois qu'il l'appela ainsi... la première fois qu'il lui disait son nom.

Il s'en excusa.

— Pardonnez-moi, reprit-il plus doucement encore, tandis qu'elle l'écoutait toute tremblante, pardonnez-moi de vous appeler ainsi,